

— Marie, où est donc Marie ? demanda Mina en regardant autour d'elle.

— La voilà, répondit-on.

Celle qu'on appelait Marie, sortant de la maison voisine, accourait en fendant l'air comme un oiseau et portant une feuille de papier à bras tendu, comme pour en sécher l'encre encore humide. Traverser le jardin, franchir la porte qui donnait sur la route et entrer dans celui où se trouvait le groupe, fut l'affaire de quelques secondes.

Marie était petite, mignonne ; ses traits n'avaient pas de régularité, mais les ondes épaisses de ses cheveux noirs, le feu qui brillait dans ses yeux, l'animation répandue sur tout son visage, plaisaient plus peut-être qu'une réelle beauté.

— Tiens, dit-elle à la jeune Suissesse, voici mes adieux, et ils sont impuissants à exprimer mes regrets.

— Quoi ! des vers ! que tu es bonne, chère Marie, combien je suis touchée de cette marque d'amitié. J'aurais voulu les lire avec toi, mais cette maudite diligence n'arrive-t-elle pas juste maintenant !

— Je me suis trompé, ce n'est qu'une charrette, exclama de nouveau le jeune garçon.

Marie hésitait, mais sur un regard de sa mère elle reprit le papier des mains de Mina, et lut d'une voix que faisaient trembler l'émotion et la timidité :

Quoi ! c'est quand le printemps ranimait l'espérance,
C'est quand nos chants joyeux saluaient son retour
Comme un doux messager de bonheur et d'amour,
Laissant bien loin de lui la peine et la souffrance ;
Et c'est quand nous formions de souriants projets,
Que nous rêvions de fleurs, d'intime causerie,
Que les glaciers de l'Helvétie,
Sans pitié pour nos pleurs, nos soupirs, nos regrets,
Rappellent notre douce amie.